

À Thônex, la ferme urbaine a bravé les éléments

Manifestation populaire Malgré la tempête qui a contraint les organisateurs à fermer le site durant deux jours, l'événement champêtre a pu rapprocher ville et campagne.

Luca Di Stefano Texte
Magali Girardin Photos

Un rayon de soleil perce les nuages. Il ne suffit pas à sécher la boue, mais il redonne le sourire. À Thônex, les organisateurs de la troisième édition de la ferme urbaine sont passés par toutes les émotions. Au terme de cette semaine de vacances, la mission est néanmoins atteinte: apporter un peu de campagne dans l'une des communes les plus urbanisées du canton.

Dimanche, il valait donc mieux avoir chaussé ses bottes pour déambuler entre les enclos des animaux de la ferme, les engins de la halle aux tracteurs, le marché des producteurs ou l'atelier de décoration de courges.

«L'idée d'une activité rurale au cœur de notre commune s'est imposée il y a trois ans», raconte le maire thônésien, Bruno da Silva. Enseignant de profession, l'élus assiste au quotidien à la déconnexion croissante entre ville et campagne, en particulier chez les enfants.

«En discutant avec les enseignants de Thônex, on constate que de plus en plus d'enfants n'ont pas l'occasion de quitter leur quartier. On remarque aussi qu'il est difficile pour certains de faire le lien entre notre nourriture et notre campagne, pourtant si proche.»

L'âne fugueur

Ainsi est née la ferme urbaine de Thônex. Et son emplacement était tout trouvé: le parc François-Auguste-Châtier, voisin direct du quartier populaire de Curé-Desclouds. Puis, face au succès de la première édition, la Mairie n'a pas hésité à reconduire la manifestation pour la transformer en un rendez-vous annuel, durant les vacances d'octobre.

Depuis, les familles affluent et les ateliers affichent complet. Mais cette troisième édition s'est révélée plus compliquée que les deux précédentes. Jeudi, la tempête Benjamin s'est abattue sur la région, si bien que les organisateurs ont dû fermer le site. Le lendemain, les conditions ne



De nombreux stands visaient notamment à reconnecter les plus jeunes au domaine rural et ses activités.



Avni Muharremi et ses pigeons acrobates.



Les familles affluent chaque année à l'événement.

«C'était bien l'édition la plus difficile.»

Bruno da Silva
Maire de Thônex

permettaient toujours pas de reprendre les activités. «Une tente s'est envolée, souligne Bruno da Silva. Il a fallu également mettre les animaux à l'abri et faire face à quelques imprévus: on a même eu un poney fugueur retrouvé chez un voisin! C'était bien l'édition la plus difficile», souffle le maire.

Au final, hormis les deux jours de fermeture, la ferme urbaine a pu animer Thônex jusqu'à dimanche. Les derniers rayons de soleil ont même permis la tenue du spectacle de pigeons inscrit au programme. Car oui, il existe des pigeons acrobates et dociles.

Des pigeons acrobates

À la baguette, Avni Muharremi. Installateur sanitaire la journée, l'habitant de Gland passe l'essentiel de son temps libre dans sa volière.

«J'avais 6 ans quand j'ai recueilli un pigeon assoiffé. Depuis, je ne les ai plus quittés», sourit l'éleveur et dresseur. Pour son show, il mise sur le pigeon

acrobate du Kosovo, une race présente dans son pays d'origine. «Deux mois après l'éclosion, il faut commencer à le dresser. C'est un travail quotidien, sinon il ne fait rien.»

Dimanche, Avni Muharremi a chargé ses oiseaux à bord d'une remorque aménagée pour eux, direction Thônex. Apeurés par la présence du public et par un rapace les observant depuis le toit d'un immeuble, les oiseaux ont d'abord hésité à sortir. Mais tour à tour, cédant à l'appel des graines, ils ont quitté leur refuge pour lancer leur ballet aérien ponctué par une chute surprenante, tels des avions réalisant des vrilles acrobatiques.

«Frères de nos Frères» fête 60 ans d'aide internationale

Événement L'association convie à un brunch d'anniversaire caritatif aux Halles de l'île.

Née à Genève en 1965, l'association humanitaire Frères de nos Frères finance en moyenne une quarantaine de projets par année, répartis actuellement en Asie, en Afrique et en Amérique centrale. Son travail «permet aux populations concernées de développer des moyens durables pour qu'elles puissent sortir elles-mêmes de la précarité». Le 9 novembre, dès 11 h, l'association célébrera sa 60^e année de solidarité aux Halles de l'île et convie la population à un brunch caritatif (ndlr: 49 fr. adulte et 20 fr. pour les 6-10 ans). À cette occasion, la «Tribune» a posé trois questions à sa directrice, Nicole Primola.

M^{me} Primola, de quelle manière vos projets soutiennent les populations?

Nos missions bénéficient à des petites communautés de 250 à 3000 personnes. Nous sommes nous-mêmes une petite association, donc nos projets sont aussi à notre échelle. Nous les développons directement avec des organisations locales qui nous indiquent une problématique et nous soutenons ensuite un but précis: la construction d'une école, l'irrigation d'un champ pour permettre l'agriculture d'une zone, l'accès à des graines fertiles... Notre but est de donner les moyens à une communauté de développer une solution avec ce qu'elle a sur place pour que notre travail ait un impact durable.



Nicole Primola
Directrice de l'association Frères de nos Frères

Pour le projet d'une école par exemple, nous la construisons, mais nous ne salarions pas les professeurs. Nous demandons aussi que la structure puisse nourrir les enfants à midi, donc il faut financer un potager aux abords de l'école. Quand nous nous retirons, le projet n'a plus besoin de nous.

Le monde connaît encore trop d'injustices et d'inégalités qui plongent des populations dans une grande précarité. On ne peut pas sauver tout le monde, c'est évident. Mais nos projets

durent trois ans. Nous pouvons les suivre et nous assurer qu'ils fonctionnent. Au moins ces quelques personnes concernées sont aidées dans leur précarité.

Comment votre association a-t-elle évolué en soixante ans?

Magnifiquement! Jusqu'à il y a une dizaine d'années. Avant nous avions énormément de volontaires, mais maintenant beaucoup de femmes – qui figuraient parmi nos membres – travaillent et n'ont plus le même temps pour le bénévolat. Il faut donc réadapter parfois nos méthodes de travail, mais nos missions sont restées les mêmes. Nos financements ont aussi évolué. L'argent est bien plus dur à trouver désormais. Les guerres en Ukraine et à Gaza nous ont freinés. La population est touchée par ces conflits et finance davantage des initiatives allant dans ce sens.

Nous travaillons aussi dans plusieurs continents où les enjeux géopolitiques bougent rapidement. Chaque année nous devons nous assurer aussi que nos partenaires sont fiables et qu'il n'y a pas de corruption.

Malgré tous ces défis, certains de nos donateurs nous soutiennent depuis vingt à trente ans, pour nous c'est la reconnaissance de notre travail.

Pour votre jubilé, vous prévoyez un brunch caritatif, mais vous avez aussi un projet d'anniversaire en Inde...

Nous soutenons l'installation de systèmes d'assainissement de l'eau et d'accès à une eau propre dans 27 écoles. Il y a déjà de l'eau dans ces régions, mais les infrastructures n'ont pas de robinets, par exemple. Nous avons déjà pu équiper trois écoles.

Ce sont des petites sommes que nous investissons et qui ont un grand impact. Lors de nos projets, nous insistons pour développer l'éducation dans la région concernée. C'est en sachant lire, écrire, réfléchir et débattre que des solutions de développement peuvent être trouvées.

Nous mettons un accent particulier pour que les filles disposent d'un système éducatif, car elles ont souvent moins de droits, alors que ce sont elles plus tard qui tiennent toute la famille.

Bastien Nespolo



Les héros du carrefour dingue

Bienvenue sur le carrefour le plus dingue de Genève. Une grosse vingtaine de voies s'y croisent dans tous les sens. Avec des voitures excitées qui déboulent de partout. Qui virent sans crier gare. Qui klaxonnent. Qui crachotent. Des trams inflexibles. Des bus impatientes. Des vélos imprudents. Des motos qui hurlent. Et puis des grappes de piétons qui essaient de traverser cet imbroglio urbain sans y laisser de plumes.

Nous voilà à la chaude pointe sud de la plaine de Plainpalais.

Là où débouchent la rue Dancet, les boulevards Henri-Dunant et Carl-Vogt, du Mail et du Pont-d'Arve. C'est pour ce genre de confluent insensé que le Bon Dieu – ou un autre barbu malin – a un jour inventé les feux de signalisation. Sans eux: le chaos.

Or cette semaine tous les feux dudit carrefour se sont éteints pendant trois bons jours. Pour éviter le carnage, on a dépêché sur le bitume une escouade d'auxiliaires vêtus de



Quand les humains se substituent à la signalétique tombée en rade.

chasubles orange et armés de pauvres bâtons lumineux.

D'abord perchés sur des chaises d'arbitre, puis à même la chaussée, ces gens-là ont tâché d'amadouer le trafic. Nuit et jour. Sous la pluie et face au vent. Plantés au milieu d'une tempête de métal, à trois centimètres des carrosseries, tels des matadors cernés de taureaux furax.

«Les piétons, vous pouvez y aller.» Julie entend encore la voix de cette jeune femme, criant dans la pénombre pour

se faire entendre dans le fracas des moteurs. Elle revoit la gestuelle fébrile d'un de ses collègues, visiblement à bout de nerfs. Durant ces trois jours déments, les gilets orange ont risqué leurs peau et raison. Une pensée donc pour ces héros du carrefour de la mort.



Retrouvez les chroniques de Julie sur www.encrebleue.tdg.ch ou écrivez à Julie@tdg.ch